Zeitschrift: Publikationen der Schweizerischen Musikforschenden Gesellschaft. Serie 2 = Publications de la Société Suisse de Musicologie. Série 2

Herausgeber: Schweizerische Musikforschende Gesellschaft

Band: 45 (2006)

Artikel: Pour un portrait de Jean-Jacques Eigeldinger en promeneur solitaire

Autor: Nectoux, Jean-Michel

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-858776

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Siehe Rechtliche Hinweise.

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. Voir Informations légales.

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. See Legal notice.

Download PDF: 29.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

JEAN-MICHEL NECTOUX

Pour un portrait de Jean-Jacques Eigeldinger en promeneur solitaire

« Un balcon en forêt »

Une assez vaste maison posée sur les pelouses d'un ancien domaine, aux rives du lac de Neuchâtel ; tableaux, dessins, estampes en ornent les murs, livres et partitions débordent des bibliothèques, une épinette, des pianofortes, des pianos – Pleyel, Blüthner, Steinway – occupent diverses pièces ; le salon au majestueux poêle de faïence blanche accueille les conciliabules avec les amis ; un beau compagnon-chat, âme de la maison, y prenait ses aises ; la véranda, largement ouverte sur le parc, devient salle à manger l'été. Au sommet de la maison, à la croisée du toit, se situe l'antre de travail, encombrée de livres, de partitions, de papiers épars, cachant à demi une Hermès déjà ancienne, entretenue amoureusement, comme le solex remisé dans l'orangerie ; rares machines, avec la photocopieuse et même le fax ayant obtenu droit de cité : nous sommes chez Jean-Jacques Eigeldinger. Le grand balcon de bois ajouré, la vue sur les hauts arbres donnent à la pièce l'aspect d'un « balcon en forêt », référence qui dit l'une de ses prédilections personnelles et la prévalence d'un milieu familial où les Lettres et les Arts sont valeurs premières, où le goût de la culture française de haut vol fut toujours encouragé.

Né à Neuchâtel dans les années sombres de la guerre, et après une enfance rêveuse à La-Chaux-de-Fonds, Jean-Jacques a vingt ans lorsqu'il est appelé comme assistant de latin à la faculté des Lettres de Neuchâtel où il vient d'achever une licence ès lettres. Il semble suivre alors la voie montrée par un père aimé et admiré : Marc Eigeldinger, professeur de Lettres à cette même faculté et spécialiste reconnu de littérature française, qui consacre ses études à Baudelaire, Rimbaud, Vigny, Rousseau, Racine ... ; familier d'André Breton et de Pierre Emmanuel, il est poète lui-même et amateur d'art, d'Odilon Redon en particulier.

Si Rousseau a donné son prénom à ce premier né – le sort le désignera malicieusement, bien des années plus tard, comme éditeur pour la Pléiade

des écrits sur la musique du Genevois – la voix profonde de la musique retient Jean-Jacques depuis ses jeunes années. Dans ce domaine, il doit beaucoup à Jean-Marc Bonhôte, un pédagogue dont il suit les cours en privé dès sa treizième année, et qui éveille une sensibilité déjà vive, par-delà les disciplines enseignées : piano, histoire de la musique, harmonie. La rencontre de ce maître de chapelle humaniste – qui a pris soin, au lendemain de 1945, de copier à Vienne ou à Bologne un répertoire inédit, jugé adéquat au chœur ou à l'orchestre de chambre qu'il dirige – marque durablement l'adolescent qui, sans le soutien des siens, mais encouragé par sa marraine bretonne, vient à Paris poursuivre des études musicales (analyse, écriture, piano) et de musicologie auprès de Jacques Chailley, à la Sorbonne. Diplôme en poche (1965), il rentre sagement à Neuchâtel enseigner la littérature française au Gymnase cantonal de la ville, tout en suivant des cours de piano au Conservatoire de Genève.

Les années soixante-dix voient Jean-Jacques Eigeldinger déployer une activité très soutenue : il enseigne harmonie, formes et styles à l'Institut Jaques-Dalcroze (1976-1981) et l'Histoire de la musique au Conservatoire de Genève (1978-1983), tandis que l'Université Laval à Québec l'appelle comme professeur invité (1978) ; il a repris entre temps (1976), et pour douze années, la rédaction de la *Revue musicale de Suisse romande*. Attentif à la qualité comme à l'équilibre de son contenu, il lui consacre beaucoup de soins ; fort de cette action durable et couronnée de succès, il fonde la section romande de la Société Suisse de Musicologie et en devient président (1980). Cette même année le voit soutenir une thèse de doctorat consacrée à Stephen Heller, et la « leçon » donnée à l'occasion de sa soutenance, à l'Université de Neuchâtel, confirma que l'impétrant était à l'évidence un maître. Dans les années qui suivirent, il consacra à son « vieux Heller » un beau volume de correspondance (1981) et une édition de ses *Préludes* op. 119 (1984). Il occupe alors, pendant ses journées genevoises, un modeste rez-de-chaussée près du Bourg-de-Four, repère « hellerien » par excellence, sévère et témoignant d'une belle indifférence au confort, au statut social du logis comme au qu'en dira-t-on, notions qui lui inspirèrent toujours un parfait éloignement, confinant parfois à la sauvagerie. Ce brillant professeur entend protéger son jardin intérieur où les matinées au piano, les lectures ont surtout sa faveur, lorsqu'il ne se livre pas à la pure rêverie – elle lui est une activité à part entière – à l'image du « promeneur solitaire » dont il suit volontiers les pas, accompagné parfois de quelque ami choisi, dans les gorges de l'Areuse ou sur les sentiers de l'Ile Saint-Pierre.

Ce mode de vie, très personnel et volontairement retiré, n'empêcha pas le musicologue d'acquérir une renommée internationale dans le do-

maine du romantisme européen, et de se pencher sur les musiques anciennes et leur renaissance, sous les doigts d'une interprète qu'il révère de toujours : Wanda Landowska. Il a lu les traités des XVIIe et XVIIIe siècles, en matière de clavier en particulier, domaine dont il connaît par ailleurs admirablement le répertoire. Les Virginalistes anglais, les Italiens, J. K. F. Fischer, J. Kuhnau, J. S. Bach et ses fils, Rameau, Couperin, sont familiers du pupitre de ses instruments ; ces maîtres aimés, il les joue avec la délectation sensible d'un artiste que n'altère en rien la rigueur savante du musicologue.

Et c'est sans doute à ce point de notre réflexion qu'il faut nous arrêter un temps pour tenter de cerner la qualité, haute et mystérieuse à la fois, de son œuvre personnelle, la grande originalité de son approche. Dans le domaine de la littérature pianistique, des années romantiques à Claude Debussy, ses travaux font date. Chez lui l'analyse n'est pas une fin en soi : elle est sollicitée dans la mesure où elle aide à la compréhension d'une page qu'il sait éclairer de points de vue divers, associant références historiques, biographiques, littéraires ou picturales, sollicitées avec une pertinence qui sait se faire discrète. Les articles sur les *Kinderszenen* de Schumann (1994), celui sur Liszt : « *Anch'io son pittore* ou Liszt compositeur de *Sposalizio* et *Penseroso* » (1996) ou « Promenade et paysage dans la musique, de J.-J. Rousseau à Liszt et Wagner » (1999) sont, à cet égard, des modèles de sa méthode, des témoins de son étonnante faculté de pénétration : la grande sûreté que l'on y perçoit s'appuie sur le sérieux de la recherche ; impeccable chronologie des faits, constant apport de documents inédits, justes et efficaces comparaisons ; cette méthode révèle, en arrière-plans subtils de paysage, un goût du texte – qu'il soit de l'ordre poétique, romanesque ou simple témoignage – une connaissance de l'art, italien en particulier, que bien peu de ses contemporains partagent ; mais tout ceci ne serait rien sans l'étincelle d'une pensée qui, rapprochant faits de l'histoire, données musicales et intuitions sensibles, éclaire tout à coup et rend limpide ce qui était obscur et fait sens. On songe à ces plongeurs intrépides qui, explorant les gouffres sous-marins, en rapportent tout uniment une perle d'un éclat incomparable.

J.-J. Eigeldinger vu par ses élèves

Ces qualités lui ont attiré des élèves, admiratifs et passionnés. Chargé de cours de musicologie à la Faculté des Lettres de Genève (1980), il y est nommé professeur (*Ordinarius* ; 1988) et, très vite, directeur du département d'histoire de l'art et de musicologie (1989-92). « Comme beaucoup d'autres étudiants, j'ai été d'emblée conquise par le don d'éloquence de Jean-Jacques Eigeldinger, témoigne cette ancienne élève. Rarement ai-je entendu un enseignant donner ses cours avec un tel plaisir de parole, dans un français toujours élégant. Outre qu'il a toujours fait preuve d'un œil impitoyable envers les fautes de français et tout ce qui touche au style, sa manière d'enseigner nous a montré à quel point la *forme* était importante, à l'image du précepte de Boileau : ‹ ce qui se conçoit bien s'énonce clairement ›. Quant au contenu, c'est au contact de son enseignement que j'ai réalisé que la musicologie ne pouvait être gratifiante que lorsqu'elle est ‹ mise en contexte ›. Car Jean-Jacques Eigeldinger est un musicologue qui a toujours su mettre au service de sa discipline son érudition littéraire et artistique, proposant ainsi en terre francophone une belle alternative à ce que l'on nomme *New Musicology* en terre anglo-saxonne. La qualité fondamentale de son enseignement doit beaucoup au fait qu'il est aussi un homme de lettres et un ami des arts, qualités qui lui permettent de proposer à ses élèves un regard multiple et jamais réducteur sur le phénomène musical. Je garde un merveilleux souvenir du dernier voyage d'étude organisé par notre département en octobre 1999 à Rome, où le musicologue laissa pendant quelques jours place au guide et à l'historien de l'art qu'il aurait pu être ».

« Le premier talent pédagogique de ce maître réside dans ce que je pourrais appeler le mode de la suggestion. Jean-Jacques Eigeldinger ne fait pas partie de ces professeurs qui vont décider pour leur étudiant d'un sujet de recherche. Sa clairvoyance et son sens du respect de l'autre lui permettent de *deviner* le type de musicologue qui se cache sous tel étudiant. Et plutôt que de lui asséner un sujet comme un fait accompli, c'est par de fines suggestions – qui chez lui se présentent souvent sous la forme d'une interrogation, comme pour encore mieux se déguiser ! – qu'il réussit à amener l'étudiant à se pencher sur un domaine qui va s'avérer être le mieux taillé à sa personnalité et à ses propres qualités de chercheur ».

« Sa conception académique de l'enseignement musicologique participe également d'une même vision élargie, qui a cherché avec succès à abattre les cloisons séparant l'enseignement universitaire de la musicologie des classes d'écriture du Conservatoire ; grâce aux accords Université-

Conservatoire dont il fut l'initiateur, il a donné à bien des étudiants en musicologie la faculté d'acquérir au Conservatoire les outils techniques d'écriture (harmonie, contrepoint) qui leur font souvent défaut au début de leurs études. Ces liens ont permis d'élargir l'horizon de l'unité de musicologie de Genève, d'autant qu'il a su, en tant que président de la Société Suisse de Musicologie-Section romande, inviter, parfois conjointement avec le Conservatoire, des professeurs venant de l'étranger. Les deux grands colloques qu'il a organisés, *L'Œuvre de Claude Debussy. Texte, Interprétation, Esthétique* (1989) et *Frédéric Chopin. Interprétations* (1999), témoignent du rayonnement international de sa recherche et de son enseignement, de même que sa participation active au Groupe d'Études du XIXe siècle, fondé avec quelques collègues genevois qui partageaient son intérêt pour une approche interdisciplinaire ».

« La Note bleue »

L'œuvre et la pédagogie de Fryderyk Chopin semblent de toujours avoir constitué l'apanage de Jean-Jacques Eigeldinger, et c'est sous cet aspect du « chercheur chopénien » que je le remarquai quelque jour de 1973 dans la salle de lecture du département de la Musique, à la Bibliothèque nationale de France. Il fallut quelque temps pour que fonde un peu de sa réserve naturelle – Jean-Jacques est de ceux dont il faut conquérir l'amitié ; lecteur, il se distinguait des autres par sa distinction, le calme de sa présence, l'attention extrême qu'il portait aux documents de longtemps désirés, consultés avec une vraie gourmandise. Cependant, si l'on ose évoquer ici le domaine central de sa recherche, c'est avec la réserve, la discrétion que dicte le sentiment d'aborder à une sphère intérieure, le jardin privé d'un temple que protège l'ombre du mystère, en dépit des publications, nombreuses, que le chercheur a consacrées à un sujet élu entre tous. Si Schubert, Schumann, Heller, Alkan, Liszt se situent dans la « constellation Eigeldinger », Frédéric Chopin en est l'étoile centrale dont l'éclat, discret dans sa pureté, n'a cessé d'exercer sur lui une fascination qui touche aux sources les plus intimes. On comprend que, pour ce professeur, Chopin ait été de plus en plus difficilement un sujet possible d'enseignement ou celui de quelque monument biographique que la somme des connaissances assemblées l'aurait destiné à écrire. Tout au plus se laissa-t-il convaincre de réunir une partie de ses articles dans *L'Univers musical de Chopin* (2000), recueil que l'on aimerait voir doublé d'une anthologie des

ses textes sur Liszt, Schumann ou Debussy, sans oublier le superbe « Rousseau, Goethe et les barcarolles vénitiennes ». Plus récemment, il accepta de composer un ouvrage dont la brièveté, la densité relèvent de la méditation sur Chopin en un essai très personnel (*Frédéric Chopin*, 2003). Fondamentalement, la démarche de Jean-Jacques Eigeldinger est celle d'une interrogation, inlassable, fervente, on osera dire amoureuse, du mystère Chopin, non celui, insondable, de l'être, mais de ce que cette vie d'artiste nous a donné : son legs spirituel.

Sa recherche s'attache d'abord aux textes musicaux, dans leurs aspects les plus divers : esquisses, manuscrits, éditions princeps, exemplaires annotés. Ces sources, dénichées dans les collections publiques et privées avec un flair de sourcier, sont alors l'objet d'une auscultation passionnée – le terme lui est cher – déployée avec l'attention inépuisable de celui qui devine et sait mobiliser, le moment venu, toutes les fibres de l'intelligence, du savoir et de la sensibilité. Le travail que nous avons mené en commun sur les éditions annotées par Chopin dans « l'Exemplaire Stirling » et l'histoire de la collection d'Edouard Ganche (1982), s'il demeure un souvenir précieux de notre amitié, m'a également donné l'occasion d'observer son impressionnante méthode. Suivant en cela l'exemple d'Alfred Cortot, un interprète qu'il admire tout particulièrement, il publiera bientôt en facsimilés des manuscrits chopéniens encore inconnus (Nocturnes op. 48 et *Polonaise-Fantaisie* op. 61 ; 1986), mais on le verra encore préfacer la reproduction du manuscrit orchestral de *l'Oiseau de feu* d'Igor Stravinsky (1985), trésor du Conservatoire de Genève. Chez lui, cette étude des autographes musicaux est fondamentale et s'éclaire de la recherche des nombreuses sources qui l'entourent : ouvrages, périodiques, archives, lettres manuscrites, iconographie, enregistrements historiques, qui vont lui permettre de mieux cerner l'histoire et la postérité des œuvres. Mais on soulignera en particulier que chez ce savant musicologue, l'effort de recherche, soutenu au long des décennies et la somme d'une érudition impressionnante n'ont jamais altéré son sentiment pour l'œuvre de Chopin, conservé dans toute sa fraîcheur.

Plus récemment, le cœur de la recherche de Jean-Jacques Eigeldinger s'est déplacé pour se situer en miroir de cette approche philologique des œuvres, dans un questionnement renouvelé de leur réalisation aux claviers : la *praxis* est actuellement chez lui sujet d'une inlassable réflexion, dans un va et vient du texte aux instruments historiques, ceux de Pleyel en particulier, interrogés, écoutés, joués avec attention, avec passion. Cette mise en question du savoir historique et de la réflexion philologique, leur *mise en jeu*, par la pratique musicale, n'est pas une démarche si fréquente chez les musicologues ; elle a inspiré de brillantes journées

d'études réunissant facteurs et restaurateurs d'instruments, interprètes et musicologues ; initiée à l'occasion du colloque Chopin de Genève, cette réflexion s'est poursuivie à Lausanne (Harmoniques, 2002, 2004) et à Paris (Cité de la musique, mai 2005), et continue à orienter le développement de ses projets actuels.

Dès sa trentième année, la Baconnière, maison d'édition proche de son père, avait accueilli la première version de son maître-livre : *Chopin vu par ses élèves*, vrai *work in progress*, dont l'originalité et la rigueur firent remarquer le jeune musicologue. Non content de rassembler et de traduire les souvenirs et témoignages d'élèves du maître polonais, à l'authenticité dûment vérifiée, il leur joignait des notices, commentaires, exemples musicaux, index et notes explicatives constituant le bréviaire de tout interprète chopénien : les pianistes ne s'y sont du reste pas trompés, qui ont fait fête à ce livre, dans ses diverses versions françaises – chaque fois revues et notablement augmentées (1970, 1979, 1988), anglaise (1986), japonaise (1983 et 2006) et polonaise (2000) – une quatrième édition française est en préparation.

S'appuyant sur ces travaux, l'infatigable Jean-Jacques entreprend de publier ce que personne n'avait osé aborder jusqu'à lui : les *Esquisses pour une méthode de piano*, demeurées à l'état de fragments, dont il a su réunir les pages éparses, déchiffrer les manuscrits et commenter les notations, souvent sibyllines dans leur inachèvement (1993, 2e édition 2001).

Sa familiarité du monde chopénien, sa connaissance du romantisme européen l'amènent à consacrer une recherche propre aux personnages qui participent, comme acteurs ou comme témoins, à cette histoire : son intérêt le porte alors vers Delacroix et George Sand, à Wilhelm von Lenz, dont il traduit et présente les souvenirs sur Liszt, Chopin, Tausig et Henselt (1995), à Raoul Koczalski, authentique héritier de la tradition du maître polonais, dont il édite les conseils d'interprétation (1998). En des articles fort originaux, il saura aussi relier sa connaissance du romantisme et des débuts du XXe siècle aux sources baroques : il met ainsi en valeur l'héritage de J. S. Bach chez Liszt comme chez Chopin, il analyse les traits stylistiques qui apparentent une authentique lignée de musiciens : Couperin – Chopin – Debussy. Mais ce n'est que récemment que Jean-Jacques Eigeldinger se laissera convaincre d'éditer la musique du maître polonais ; il va s'attacher tout particulièrement aux Préludes op. 28, recueil entre tous cher à son cœur, approché au fil d'articles majeurs, en préparant une édition critique d'un soin tout particulier dans le cadre de la série *The Complete Chopin. A New Critical Edition* (2003), dont il est l'un des fondateurs. L'ensemble de ces travaux vaudra à Jean-Jacques Eigeldinger

de recevoir en 2001, lors d'une cérémonie mémorable à Varsovie, le grand prix de la Fondation internationale Fryderyck Chopin.

Un peu lassé après tant d'années d'enseignement, désireux de retrouver sa liberté, Jean-Jacques méditait de renoncer à ses fonctions de professeur ; décision qui créa la surprise et suscita quelque incompréhension et bien des regrets à Genève. C'est aussi que la vie retirée du Grand Verger lui était chaque jour plus nécessaire et que lectures, matinées au piano, écriture, recherche et beaucoup de rêverie suffisent à celui qui sait aussi rompre cette solitude partagée de quelques séjours au Portugal, en Allemagne, en Italie surtout, comme de semaines intenses passées en son logis parisien. Pour heureux et indispensables que lui soient ces séjours, c'est toujours vers le piano et l'étude qu'il reviendra en son balcon en forêt. C'est en ces murs que l'attire une pensée exigeante, tendue vers quelque nouveau projet, lorsqu'il ne chemine pas vers le lac, silhouette qui vient se perdre et disparaître, avec un plaisir intime, entre les hautes futaies du parc ...

Florence, mai 2005